

Jean-Claude, mon ami
Alain Faure, chercheur rattaché à l'UMR IDHES,
Université Paris Nanterre

Jean-Claude, tu occupes mes pensées depuis que tu as disparu. Dans ces quelques lignes, je voudrais parler de toi, de l'homme ; d'autres parleront de l'historien. Je sais bien que tu n'aurais aucunement aimé d'être mis ainsi sur la sellette, mais je brave ta mémoire pour mieux la servir.

Nous sommes devenus amis lors de tes années nanterroises. Nous avons fait un gros livre ensemble et tu as répondu à mes sollicitations pour écrire dans la revue dont je m'occupais alors¹, mais je ne suis pour rien dans tes premiers travaux sur la justice. C'est Philippe Vigier, impressionné par tes capacités, qui t'a procuré crédits et cadre contractuel, mais il te poussait aussi à devenir professeur et à briguer la succession de Gabriel Désert à l'université de Caen, un poste plutôt de ruraliste... Pour discuter recherche, nous avons, toi et moi, pris l'habitude de nous retrouver une demi-journée par semaine et surtout nous entamâmes une correspondance qui ne s'est jamais interrompue², même si elle s'est raréfiée après ton départ vers des cieux universitaires plus propices : à Nanterre, en effet, tes recherches, Vigier parti, n'intéressaient plus personne, sauf un jeune enseignant qui savait exploiter tes compétences et ta complaisance. Dans nos échanges, nous ne nous racontions pas nos vies, passées ou présentes ; parfois, au détour d'une lettre ou d'un mail, il pouvait t'échapper une brève allusion biographique, comme ton mauvais souvenir de « l'homme en noir » venant le dimanche catéchiser les enfants en pension. J'en ai conclu que tu étais, comme moi, un mécréant. Non, nous parlions plutôt de problèmes informatiques, nous torturant l'esprit sur 4D ou Artique... Tu étais, en ces domaines, bien plus fort que moi. Nous aimions évoquer, avec humour, les actes et les paroles des Grands de notre petit monde universitaire ou encore échanger nos libres opinions sur les livres dont on parle. Après ton départ, nous correspondîmes souvent autour de nos recherches respectives, l'un consultant l'autre : que penses-tu de ce document ? Que faut-il lire maintenant sur... ? Il arrivait parfois que tu me parles d'un de tes chantiers en cours, comme – la chose est toute récente – la question des massacres de la Semaine Sanglante, en mai 1871, plus précisément l'ampleur exacte de cette sinistre préface aux hécatombes judiciaires que tu as recensées dans ta base de données sur les Communards.

¹ Je songe à notre livre *La mobilité d'une génération de Français. Recherche sur les migrations et les déménagements vers et dans Paris à la fin du 19^e siècle*, paru l'INED en 2003. La revue *Recherches contemporaines*, par ailleurs, accueillit six articles de toi.

² Notre correspondance et nos dossiers d'étude sur le traitement de la source objet de ce travail sur les migrations occupent les boîtes 23 à 26 du versement 1571 W aux Archives départementales des Hauts-de-Seine. Je conserve, d'autre part, le dossier de notre correspondance entre les années 1997 et 2019.

Tu avais été choqué par un article prétendument « révisionniste » sur la question³. Quel autre que toi pouvait entreprendre cette contre-révision exigeant le déploiement de toutes tes qualités de chercheur : souci d'exhaustivité, rigueur et prudence ?

En dépit de ta réserve, il passait dans nos contacts à Nanterre, puis dans notre correspondance, suffisamment de ton caractère pour que je me sois forgé de toi une image je crois plus vraie que ton image publique. Ta modestie, surtout. Pour tout le monde, tu as été Farcy-le-modeste. Ô bien sûr tu n'étais pas de ceux qui font tout pour être « dans la langue du monde », comme on disait en Beauce. Mais la modestie existe-t-elle ? N'est-elle pas le plus souvent une simple pose – « Admirez ma modestie ! » – , une manière silencieuse d'appeler la louange ? Mais dans ton cas ? Ce serait bien mal te connaître que d'y voir un artifice. C'est que tu ne t'aimais pas et qu'en conséquence tu te dépréciais comme historien. Tu pensais sincèrement que tout ce que tu écrivais avait peu de valeur, ne « faisait pas le poids » face aux « vrais historiens ». Mes protestations n'ont jamais rien pu contre ce sentiment. Il est probable qu'après Nanterre, tes succès l'aient atténué et que l'évidence de la reconnaissance publique de tes travaux sur la justice ait revalorisé ceux-ci à tes propres yeux. Je l'ignore, mais ta modestie a toujours eu pour moi le sens d'un effacement volontaire.

Une autre source de cet effacement, qui étonnait tant tes pairs, est dans ton milieu natif de paysans pauvres. Non que tu aies eu honte de tes origines terriennes ! Tu étais sur ce point d'une extrême susceptibilité, et j'en ai même été la victime... pour mon plus grand profit. C'était à l'abbaye de Royaumont, en 1989, à un colloque sur la banlieue, un colloque dont devait sortir le livre *Les Premiers banlieusards* auquel tu participas – on oublie tes travaux sur ce thème. Je discourrais sur l'aspiration populaire au pavillon et affirmais un moment que le goût du jardin dans le peuple parisien ne saurait s'expliquer par ses origines rurales, puisqu'il était rarement né dans la campagne, et je crus bon d'ajouter qu'il ne fallait pas chercher en lui un quelconque « atavisme paysan ». Le mot d'atavisme te fit bondir : c'est « tare » que tu compris, m'attribuant la pensée que ces gens étaient de simples lourdauds non encore polis par la ville. Je dois avouer que tu n'avais pas tout à fait tort, mais c'est une belle leçon que tu m'as donnée là : combattre un préjugé par un autre préjugé, défendre une vérité en s'appuyant sur une ineptie vicie la démonstration. Oui, tes origines étaient ton blason, mais sans le sot orgueil du pays natal : tu as plusieurs fois évoqué devant moi ta « zone rurale déshéritée ». En tout cas, dans ton œuvre, la campagne n'est jamais loin ; je songe à ton *Meurtre au bocage*, grand livre qui pour moi est, sur le plan des méthodes, une sorte d'anti-Pinagot et où se mêlent le crime et la terre.

Dans un monde d'enseignants et de chercheurs où ceux et celles d'humble origine sont si rares, où la paysannerie pauvre est un sujet

³ Il s'agit de l'article de Robert Tombs, « *How bloody was la Semaine sanglante ? A Revision* », paru en 2012 dans *The Historical journal*.

d'études, mais rarement une expérience familiale, où, de plus, la renommée est une quête légitime, tu n'étais rien moins qu'à l'aise. Alors que pour d'autres une extraction aussi modeste aurait été le ressort d'une ambition dévorante, c'est dans le travail que tu cherchais l'accomplissement personnel, avec une énergie et une efficacité qui ont laissé pantois tous ceux qui t'ont connu. Cette quête ne pouvait être interrompue que par la mort.

Et, de ce fait, tu laisses derrière toi une œuvre considérable. Jean-Claude, mon ami, je voudrais que les inédits de toi soient publiés, que tes articles épars soient réunis en volume(s), et enfin qu'à titre posthume, il te soit offert un livre d'hommage. L'histoire et les historiens te doivent bien cela.